

point me parler de ma cousine Emerance pendant six semaines.

La princesse montra en un rire franc ses dents qui étaient encore très belles.

—Monsieur le marquis, dit-elle, je vous défends d'être amoureux ! car il faut qu'il y ait en tout ceci une baguette de fée !

Elle le menaça d'un doigt caressant et ajouta :

—Allez !... et prenez bien garde que cette M^{lle} d'Arnheim est un vieux prêtre mort depuis quatre cents ans !

Le jeune marquis se dirigea vers M. de Quélen et lui dit :

—Monseigneur, ma chère m'a chargé de parler à M. d'Arnheim pour des leçons.

—Toujours excellente ! murmura l'archevêque qui prit Gaston par la main et le conduisit lui-même à la porte située derrière l'orchestre. Il l'ouvrit.

—Mon bon monsieur d'Arnheim, poursuivit-il en élevant la voix, je vous amène un ambassadeur. C'est le commencement. S'il plaît à Dieu, notre chère enfant sera bientôt obligée de refuser des leçons !

Il referma la porte sur Gaston. Il n'y avait dans cette chambre que le vieillard et sa fille. M^{lle} d'Arnheim, à la vue du jeune marquis, changea deux ou trois fois de couleur. Son père baissa les yeux, tandis que le rouge lui montait violemment au visage. Gaston, si éloquent tout à l'heure, restait devant eux la pâleur au front et le silence aux lèvres.

VII.—DEMANDE EN MARIAGE.

De l'autre côté de la porte, le concert continuait. L'orgue de Nuremberg gazouillait, sous les doigts de monsieur Benedict, une petite musique charmante, le fameux Noël de Bologne : *Jesu bambino*.

Entre nos trois personnages, le silence n'avait pas encore été rompu, et le malaise grandissait. M. d'Arnheim sembla faire enfin un très-pénible effort sur lui-même et débuta ainsi :

—Vous venez, monsieur, pour vous arranger avec moi au sujet de leçons à donner par ma fille ?...

Il s'arrêta. Nous ne saurions exprimer ce qu'il y avait de hauteur humiliée, de noblesse écrasée, de regrets amers, et cependant aussi de résignation, de mélancolie et de tendresse dans ce peu de paroles prononcées par le vieillard.

Gaston fit un pas vers lui.

—Prince, dit-il à voix basse, vous vous trompez, je ne viens pas pour cela.

—Prince ! répéta M. d'Arnheim, dont tous les membres se mirent à trembler, pendant que sa fille cachait entre ses mains son visage baigné de larmes : prince !.....

Puis il ajouta, en posant ses poignets frémissants sur les bras de son fauteuil, afin de se lever :

—A qui croyez-vous parler, monsieur ?

—Je sais, répondit Gaston dont l'accent se raffermait, que je parle à Chrétien Bazzin, prince Jacoby. La tête du vieillard tomba sur sa poitrine.

—Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'un air sombre.

—Léonor, votre fille.

—Léonor !... ma fille !

Il se tourna vers M^{lle} d'Arnheim qui avait les

maines jointes, pour implorer peut-être le silence de Gaston.

M. d'Arnheim se redressa.

—Qui êtes vous ? demanda-t-il encore.

—Gaston de Monfort, marquis de Lorgères, deuxième fils du prince de Montfort.

—Ah !... fit M. d'Arnheim, dont le regard alla et vint du jeune homme à la jeune fille.

Puis il interrogea une dernière fois.

—Et que me voulez-vous, monsieur le marquis de Lorgères ?

—Je veux vous demander la main de votre fille que j'aime et qui m'aime.

Ceci fut prononcé d'une voix distincte, la tête haute et le regard assuré.

M^{lle} d'Arnheim avait fermé les yeux et s'était laissée choir sur un siège.

Dans le salon voisin, la jolie voix de monsieur perlait le chant d'un autre Noël, et récoltait, à la fin de chaque strophe, une moisson d'applaudissements mérités.

Le vieillard regarda encore une fois sa fille. Ce n'était pas de la colère qui était dans ses yeux, c'était un morne accablement.

—Tu me trompais !... murmura-t-il.

M^{lle} d'Arnheim s'élança vers lui ; son geste la repoussa sans rudesse, tandis qu'il ajoutait en s'adressant à Gaston :

—Monsieur le marquis, prendre le dernier bien d'un désespéré, c'est voler sur l'autel !

—Mon père, mon bon et noble père ! s'écria la jeune fille, je ne me séparerai jamais de vous, et je jure que je n'ai mérité aucun reproche.

—Alors, dit le vieillard en jetant un regard de mépris sur Gaston, celui-là est un fou : qu'il se retire !

—Pas avant d'avoir votre parole, prince repliqua le jeune marquis : j'ai dit la vérité, j'aime votre fille ; elle m'aime, et je sollicite sa main.

—Vous avez parlé à cet homme, Léonor ? demanda M. d'Arnheim.

—Jamais, mon, répondit celle-ci d'une voix défaillante.

—Comment donc ose-t-il se vanter ?...

—Mon père, interrompit la jeune fille en se laissant glisser à ses genoux ; il ne se vante pas... Mais s'il le sait, son cœur le lui a dit, car nous n'avons jamais échangé une parole.

—Il y a ici une énigme..., commença le vieillard dont le front sévère se couvrit d'un nuage.

Sa fille l'interrompit encore :

—Il n'y a rien, mon père, dit-elle, que ma tendresse pour vous et notre destinée. Pendant que vous étiez malade, et après avoir vendu tout ce que je possédais au monde, il m'arriva un jour d'aller chercher des remèdes sans avoir l'argent qu'il fallait pour les payer. On refusa de me les donner à crédit. Je m'assis sur la borne, au coin de la boutique, anéantie et découragée.

—Et tu demandas l'aumône, enfant ! s'écria M. d'Arnheim, dont l'œil s'alluma.

—Je l'aurais fait, mon père, si la pensée m'en était venue. Mais tout était perdu en moi, et je ne songeais plus qu'à revenir près de vous, afin de mourir avec vous. M. le marquis passait ; il s'arrêta devant moi ; je ne le voyais pas. Mina m'avait suivie ; Mina alla vers lui...